

Cinemanía

21 ans - L'âge de la maturité

Élie Castiel

Number 299, November 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80376ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2015). Cinemanía : 21 ans - L'âge de la maturité. *Séquences : la revue de cinéma*, (299), 34–35.

Cinemanía

21 ans – L'âge de la maturité

De semaine en semaine, les nouveaux films à l'affiche ne cessent de se multiplier, sans compter les nombreuses manifestations cinématographiques qui, d'année en année, tentent de se trouver une niche dans un milieu de plus en plus compétitif. À 21 ans, Cinemanía entame sa phase adulte. Plongée sur quelques trouvailles, question de vous donner l'eau à la bouche.

ÉLIE CASTIEL

Si une partie de la critique n'a pas été très favorable envers Guillaume Nicloux et son **Valley of Love**, titre s'opposant farouchement au lieu du récit, la vallée de la Mort (Death Valley, dans le désert des Mojaves, Californie), force est de souligner l'originalité d'un film porté par deux solides comédiens qui, par le biais d'une fiction sur le deuil (la perte de leur fils), ne cessent de jeter un regard tendre, rassurant et, dans le même temps, mélancolique sur leur métier. Magnifiquement photographié par la caméra CinémaScope – aussi sereine que magique – de Christophe Offenstein, l'auteur du magnifique **L'Enlèvement de Michel Houellebecq** brise la fiction traditionnelle pour nous donner un *road movie* poignant en forme de fuite, de mensonges, de petites trahisons et de tous ces petits maux qui composent la vie. À voir, certainement.

La quête existentielle se retrouve aussi dans **Je suis un soldat**, premier long métrage de Laurent Larivière, après six courts sujets. Une histoire peu banale et, à notre connaissance, jamais racontée dans le cinéma hexagonal, tant par les lieux de

la fiction que par le comportement des personnages. Louise Bourgoïn, dans un rôle insolite, déploie une force de caractère magnétique, aussi fragile qu'incassable et assurée; Jean-Hugues Anglade affiche sa maturité avec un charisme triomphant. À y voir de près, il pourrait s'agir d'un cinéma politique. Perdre son boulot, se retrouver sans un sou, ne croire aucunement en l'avenir: portrait d'une France frappée par la crise économique. Dans le film de Nicloux, elle n'est pas concrètement présente, cette crise, elle s'engrène dans le discours et les dialogues, dans la perte des valeurs, dans le sens donné à l'institution qu'est la famille, continuellement remise en question. Et par une prise en main de sa propre vie face aux irrégularités d'un nouvel ordre social et économique. À ne rater sous aucun prétexte.

Cette obsession de l'abandon se retrouve aussi dans **Vie sauvage**, le nouveau Cédric Kahn. Bien que n'étant pas son meilleur film, il est tout de même porté par une grâce terrestre aussi sauvage que conciliatrice. À l'instar de la vie bohème des Gitans: un couple, des enfants. Le mari tient à rester loin des



Valley of love



Les Nuits d'été

habitudes urbaines de consommation excessive. La femme, sans vraiment s'en rendre compte, ou sans doute par instinct, fatiguée de cette vie nomade, tient à retrouver les fausses promesses de la normalité. Le conflit éclate et donne lieu à des séquences où le cinéma prend le dessus. C'est ça, la magie de Cédric Kahn, attribuée à son directeur photo (Yves Cape): le soin de filmer les sentiments, les déboires des personnages et la nature, aussi neutre qu'inhospitalière, en la confrontant à l'individu. Mathieu Kassovitz fait de son altérité un atout et Céline Sallette rejoint le panthéon des grandes comédiennes françaises. Et les trois gamins sont d'une force intérieure époustouflante et d'un naturel apaisant. Du grand Kahn.

Cinemanía, question de dosage, programme aussi des comédies. Emboitant le pas aux frères Dardenne, les Belges Stéphane et Guillaume Malandrin nagent dans des eaux troubles, mais avec une honnêteté irréprochable. Ils déconnet, se permettent quelques irrégularités d'ordre moral, s'en tiennent à des institutions sociales et, mine de rien, se retrouvent enfin dans les régions reculées du Nord québécois. Car **Je suis mort mais j'ai des amis**, c'est aussi des surprises, des situations inattendues, mais aussi un Bouli Lanners éclatant, grand ours indiscipliné qui finit par se laisser apprivoiser. En bref, un film sur la tendresse qui s'occulte, discrète, qu'il faut imaginer, comme des caresses subtilement adressées à la personne qu'on aime et que celle-ci doit saisir dès le premier toucher. Un deuxième long métrage d'un duo de frangins pour qui le cinéma est sans doute une « forme d'humanisme ».

Mais c'est **Les Nuits d'été**, premier long métrage de Mario Fanfani, qui nous a le plus touchés. Par sa liberté, sa ferveur, sa volonté de témoigner, sa discrétion à traiter d'un sujet que peu de cinéastes peuvent arriver à transcender. Le film sera présenté

lors d'un événement spéciale dédié à la région de l'Alsace, à son histoire et à son terroir. La présence de Guillaume de Tonquédec et de Jeanne Balibar devrait alimenter les discussions dans ce film sur la différence, mais surtout, et avant tout, sur le rôle des sexes. Sont-ils naturels, acquis d'avance ou ne deviennent-ils pas le produit d'années d'apprentissage? François Ozon a répondu récemment à sa façon avec l'énigmatique **Une nouvelle amie** et, avant lui, Guillaume Galiène dans **Les Garçons et Guillaume, à table!**, peut-être avec un peu d'excès, bien que réussi.

L'originalité de **Les Nuits d'été** réside dans sa prise de position, à la limite politique, rendant la liberté de choisir, limpide, ouverte, ouvrant des

portes aux interdits, comme pour les normaliser dans une société occidentale de plus en plus conservatrice. À mesure que les minorités sexuelles clament tout haut leur droit à la différence, les mouvements de droite se font de plus en plus présents et, ironiquement, même dans les classes intellectuelles. Avec **Les Nuits d'été**, filmé dans une accalmie trompeuse, une nature douce cachant ses mauvaises pensées et des personnages qui carburent au statu quo, Mario Fanfani signe un premier long métrage courageux, sensible, là où la nostalgie demeure toujours ce qu'elle était, mais offre tout de même une main solidaire où l'on puisse s'accrocher.

Nous découvrirons aussi le nouveau Robert Guédiguian sur le génocide arménien, **Une histoire de fou**. À la fin des années 1970, à Marseille, une grand-mère raconte à ses petits-enfants les souffrances subies par les Arméniens en Turquie. Une saga historique, sociale et familiale, qui ne devrait pas laisser indifférent.

Et puis, comment ne pas citer le nouveau film de Mohammed Lakhdar Hamina (du sublime **Chronique des années de braise**)? Les notes de productions indiquent un récit palpitant: «*Retranché dans une citadelle au milieu du désert algérien, le commandant Saintenac dirige des opérations militaires sans pitié visant à conserver la colonie française [en Algérie]. L'arrivée d'une nouvelle recrue, le soldat Lambert, objecteur de conscience protégé par Paris, jette pour ainsi dire du sable dans l'engrenage du commandant.*» Une occasion de renouer avec ce conflit historique, sujet interminable, avec un regard insulaire, et surtout de retrouver un des plus importants cinéastes algériens du 20^e siècle. Le film: **Crépuscule des ombres** (*Ghouroub Edhila*), sur une musique de l'incontournable Vangelis.

Et puis les autres films, dont la Palme d'or cannoise 2015, **Dheepan**, de Michel Audiard, publiquement annoncé comme film d'ouverture d'un festival qui se dirige vers son futur avec une assurance incontestable.